

## 1

Les portes de l'enfer étaient juste là. Et elles allaient bientôt s'ouvrir pour lui. Alors le moine priait le Seigneur en attendant que le mal vînt le prendre. Dieu pouvait-il l'entendre depuis ce lieu maudit? Rien n'était moins sûr, mais au moins le pire avait-il été évité. «Pars!» avait-il crié au jeune soldat après lui avoir donné le journal. Ce dernier avait obéi, les yeux en larmes. Il était assez loin désormais. Il s'était échappé et c'était tout ce qui comptait. Derrière le moine, de sombres silhouettes s'approchaient. Il sentait leur présence glacée et il entendait leurs rires. Bientôt leurs griffes caresseraient son épaule. Bientôt elles saisiraient son âme et se l'approprieraient jusqu'à la fin des temps. Son cœur palpitait de plus en plus fort. Il savourait chacun de ses battements, car il savait qu'il n'y en aurait plus beaucoup d'autres. Il sentit un souffle près de son oreille, une respiration. Il ne se retourna pas. Il regardait devant lui. Il ne quittait pas des yeux les deux noyers qui paraissaient si loin.



## 2

Lundi 25 novembre 1771. Frère François abandonna avec regret sa lecture, un excellent ouvrage sur la géographie du nord-est de l'Europe. Lorsqu'il l'avait emprunté à la bibliothèque du monastère Saint-Michel, près d'Innsbruck, il espérait simplement en apprendre un peu plus sur l'endroit où il allait passer les prochaines semaines. Et puis il s'était laissé séduire par la verve de l'auteur et s'était mis à rêver de vastes forêts millénaires et de marais inquiétants. Malheureusement pour lui, Dieu avait fait de l'Homme une machinerie complexe et capricieuse qui détestait fixer un point précis quand autour d'elle tout bougeait, vibrait et se secouait ; la route était mauvaise et la voiture cahotait à tel point qu'elle donnait parfois l'impression de vouloir décoller comme le font certains oiseaux maladroits. Et même lorsque la route était meilleure, les chevaux rustiques auxquels la voiture était attelée se déplaçaient avec la grâce d'un taureau lançant une charge. Il s'agissait de chevaux prussiens et, comme tout ce qui venait de Prusse, il eût été impossible d'y déceler la moindre trace de subtilité.

*Comment ne pas être aussi rude qu'un Prussien lorsque l'on vit dans ces paysages mornes ?* pensa frère François en regardant par la fenêtre de la voiture. Devant ses yeux s'étalaient les plaines de Poméranie, une vaste sablière d'où surgissaient quelques plantes, les rares qui parvenaient à survivre bien qu'enracinées dans une terre pauvre

et gorgée d'eau. Au loin, il n'y avait aucun relief, rien que l'horizon dans son infini ennui, comme si le Seigneur avait oublié cette région lors de la Création. Par bonheur, la Prusse n'était pour lui qu'un lieu de passage. Arrivé à Stettin, passerelle navale entre l'Oder et la Baltique, il prendrait la mer jusqu'à Memel puis encore une voiture jusqu'à sa destination finale, la Lituanie. Une fois en Samogitie, région du nord du pays, il pourrait enfin vérifier la véracité de son livre quant à la magnificence des paysages. Oui, la Prusse n'était qu'un lieu de passage, mais que n'aurait pas donné frère François pour l'éviter !

— Stettin est-elle encore loin ? demanda-t-il au cocher.

— Nous y serons avant la tombée de la nuit, lui répondit ce dernier dans un allemand rustre. Environ trois heures, peut-être quatre !

Comme le paysage l'ennuyait, le regard du moine s'attarda sur le soldat chargé de le protéger durant sa mission. Il s'agissait d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence et qui n'avait dit mot depuis leur départ de Vienne, il y avait de cela déjà trois jours. Ses vêtements étaient de qualité médiocre et, durant une seconde d'absence coupable, frère François se demanda pourquoi il ne portait pas l'uniforme. Puis la réponse vint comme une évidence : les relations entre l'Autriche et la Prusse n'étaient pas des plus chaleureuses, et il était tout à fait logique qu'on n'arborât pas l'uniforme de la maison d'Autriche sur le territoire prussien. Et puis à quoi bon s'habiller en soldat ? Que risquait ce jeune homme dans cette mission sinon de mourir d'ennui ? D'ailleurs, comme il estimait que ce risque-là était pour lui bien réel, frère François décida de briser la glace et de s'adresser au jeune garde :

— Tu n'es guère loquace, mon fils, dit-il rompant enfin un long et embarrassant silence. Est-ce là un trait de ton caractère ou bien une forme de discrétion que les gardes du corps adopteraient à l'endroit de leur protégé ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit le jeune soldat l'air maussade. Je ne sais simplement quoi vous dire. Si j'estime être un bon chrétien, les choses de la religion me semblent parfois bien occultes.

Frère François se mit à rire de la réponse du garçon au point de finir par tousser. La bonhomie du moine contrastait avec son allure rigide, son visage émacié, ses traits anguleux et sa barbe d'un roux terne qui lui donnaient l'air d'une éminence sévère, impitoyable. Pourtant, tel n'était pas le caractère de frère François. S'il s'infligeait à lui-même l'ascétisme le plus dur, il se comportait avec les autres comme il estimait que Jésus l'avait fait : avec amour, compréhension et compassion.

— Ce n'est pas parce que je suis un clerc que je ne comprends que la religion. Tiens, mon garçon, dit le moine en tendant son livre, je ne lis d'ailleurs ni la Bible ni la Somme théologique, mais bien un passionnant ouvrage de voyage. Est-ce que parce que tu es un soldat, tu ne devrais jamais parler que de discipline et de stratégie militaire ?

— J'imagine que non !

— Bien ! Nous progressons ! Mais dis-moi plutôt : comment un homme aussi jeune se porte-t-il volontaire pour une mission si ennuyeuse ?

— La réponse est, ma foi, des plus simples : je n'étais pas volontaire.

— Tu n'étais pas volontaire, répéta frère François en se frappant le front de la paume de la main, et sans doute guère enthousiaste. Voilà qui explique ce silence et cet air mélancolique. Eh bien, tu me vois navré d'être indirectement la cause de tes désagréments, même si, à vrai dire, ma responsabilité dans ton malheur n'est que peu engagée. Pour tout dire, jusqu'à ce que ton supérieur m'ait présenté à toi à notre départ de Vienne, je pensais faire le trajet avec le cocher pour seule compagnie.

— Savez-vous combien de temps va durer la mission ?

— Eh bien, j’imagine que le trajet va en constituer la plus grande partie. Une fois à Stettin, il devrait nous rester encore une à deux bonnes semaines de voyage, selon la qualité des bateaux et de leurs marins ainsi que l’état des routes lituaniennes. Mettons deux semaines. Ma mission en elle-même ne devrait pas prendre plus d’une semaine.

— Cela voudrait dire que nous sommes partis pour plus d’un mois !

— Est-ce trop long, mon garçon ?

Le jeune soldat ne répondit pas et reprit sa contemplation des steppes de Poméranie avec un air renfrogné. La curiosité de frère François avait été excitée : pourquoi ce jeune homme semblait-il si hostile à l’idée de ce voyage somme toute sans histoires ? Ce poste ne valait-il pas mieux qu’une mission de longue durée au fin fond de la Slavonie ou, pire encore, d’aller servir de chair à canon sur un champ de bataille ? Quelle raison pouvait justifier que ce soldat manquât de l’exaltation si commune aux jeunes hommes partant en voyage ? Mais frère François était un homme expérimenté et sage et, en tant que tel, il balaya d’un revers de main tous ces mystères qui ne le concernaient nullement. Il porta lui aussi son regard en direction de l’ennuyeux paysage et y chercha n’importe quoi qui pût susciter quelque intérêt.

— J’ai oublié de te demander ton nom !

Le moine s’était retourné subitement, comme si la chose avait une importance primordiale, mais le jeune soldat ne s’en montra pas surpris.

— Je m’appelle Hans, Hans Moldino. Mon nom est italien, car mon grand-père paternel était toscan. Mais je suis bel et bien viennois.

— Enchanté, Hans Moldino, dit frère François en tendant la main, quant à moi, je suis...

— Frère François, le coupa Hans, mon capitaine me l’a répété tellement de fois, en précisant qu’il me tuerait de ses mains s’il vous arrivait quoi que ce soit, que je ne crois jamais pouvoir l’oublier. Vous êtes le légat du pape, n’est-ce pas ?

— Pas tout à fait ! Il est vrai que ma mission s'apparente à celle d'un légat, mais je n'appartiens pas à la curie. Je ne suis qu'un simple moine mineur ! Et pas des plus admirés de ses semblables qui plus est, ajouta le moine en riant. Je suis de Schwaz. En tout cas, c'est là où je suis né, car j'ai passé beaucoup de temps sur les routes d'Europe.

— Quelle est votre mission au juste ? demanda Hans.

Puis son teint devint écarlate et son regard visa subitement ses pieds.

— Si cela n'est pas trop indiscret, se rattrapa-t-il.

— Il n'y a pas de mal, mon garçon, assura frère François en touchant l'épaule du jeune soldat. Quel âge as-tu ?

— J'ai eu mes dix-neuf ans, le mois dernier.

— Tu es encore plus jeune que je ne le pensais ! s'exclama le moine en souriant. Il est rare de voir des gardes du corps de ton âge dans une mission apostolique, mais, de nos jours, les talents semblent se révéler de plus en plus tôt ! Dis-moi, Hans : as-tu des amis ? Je veux dire : de très bons amis ?

— J'ai quelques compagnons avec qui je m'entends bien.

— Les compagnons changent à mesure que nous changeons. Mais as-tu un ami dont tu serais si proche que tu ne saurais le distinguer d'avec un frère ?

— La mission a-t-elle un rapport avec un ami à vous ?

Les yeux du moine s'embruèrent et il éprouva subitement un grand chagrin. Il n'avait pas pleuré, même le jour où il avait eu connaissance de la nouvelle. Mais à cet instant, sans raison particulière, la tristesse menaçait de déborder. Frère François se racla la gorge et s'essuya les yeux. Lorsqu'il releva la tête, le chagrin avait été chassé et sa voix était parfaitement claire :

— Ma mission n'est pas confidentielle, mon garçon, dit-il mais, à vrai dire, je vais devoir l'explicitier au général Krafft qui a en charge la garnison de Stettin. Nul doute qu'il souhaitera connaître l'affaire dans les moindres détails. Tu en sauras toi-même tous les aspects lorsque je

les lui expliquerai, demain au plus tard, et cela m'évitera de faire deux fois un long et fastidieux exposé. Au fait, connais-tu Stettin, mon garçon ?

— Je n'ai même jamais entendu le nom.

— Pas si étonnant. Sache que tous ceux qui l'ont visitée m'ont juré qu'il s'agit là d'une ville fabuleuse... pour peu que l'on soit soldat !